

La suite

Janvier...une chaleur accablante. Gagné par l'anxiété le danseur s'entraîne, testant sa marche dans sa chambre. Il s'arrête devant la fenêtre et observe le paysage. Les plis des montagnes offrent à son regard une cartographie de souvenirs. L'émotion le saisit.

Il a mis ses chaussures neuves, faites sur mesure dans un cheveau très fin. Il les met à l'épreuve en exécutant un traspie et il fait jouer ses orteils à l'intérieur. Du coin de l'œil il observe les autres, qui ne font pas corps avec lui.

C'est dimanche ; à midi pile, il honore les cours magistraux inscrits au programme. Il ne restait plus que le spectacle de clôture. Déclinant les invitations à déjeuner de ses collègues, il courut jusqu'à sa chambre. Là il commença à s'inquiéter. Ses pieds ne lui répondaient pas comme il l'aurait souhaité. Il tenta de nouveaux mouvements en solitaire. Une sensation d'absence l'envahissait progressivement. Il s'approcha de ses pieds qui l'avaient abandonné et comme s'il s'était agi de chaussures il essaya de les enfiler. Ils s'évanouirent, impalpables. Ils réapparurent dans son dos. Il se retourna et voulut les attraper avec un cintre. Ils restèrent cloués au sol. Il enroula une cravate autour d'eux ; il remarqua qu'ils devenaient tout rouges. Il s'interrompt. Son ventre se contracta.

Il quitta l'hôtel précipitamment et il marcha dans les rues jusqu'à se perdre dans les faubourgs. Il erra pendant une heure et parvint au fin fond de la ville. Face à la gare il se protégea du soleil de plomb sous un petit porche. Par la porte d'un vieux bar s'échappaient les accords d'une guitare. Une mélodie de tango le saisit. Il traversa la ruelle pavée et il pénétra à l'intérieur. Dans un coin, un homme aux cheveux effilochés et aux yeux énormes, laissait tomber des vers de ses lèvres fines. Lorsque la chanson finit les quelques clients présents applaudirent avec ferveur. Le chanteur entonna alors une milonga grivoise.

La fumée des cigarettes, les toux ininterrompues et vulgaires, l'incitèrent à quitter l'endroit. Alors qu'il était parvenu à la porte une main fragile de femme l'arrêta. On n'aurait pas dit des doigts, mais des menottes qui entravaient aimablement son poignet. Une femme âgée au teint ambré s'adressa à lui. Les sons parvenaient d'un trou rond aux allures de bouche. Deux orbites rugueuses où avaient naufragé des cils inutiles définissaient son visage. La vieille femme lui dit :

Mon garçon, reste écouter l'aveugle ; c'est moi qui vais chanter maintenant. Ensuite tu prendras un petit verre de rouge avec moi. Je t'invite. Je sens que tu as des problèmes. J'ai entendu ta respiration. Et tes pattes, elles aussi, font un bruit bizarre.

Et elle se força à rire, intérieurement.

Qu'est-ce que vous dites, madame ?

Allons petit, un peu de patience, c'est bientôt à moi. Il se pourrait bien qu'il se passe quelque chose. La voix du chanteur se tut. Il y eut un silence, suivi de rires en sourdine et de bruits de verres. Quelqu'un demanda à la vieille femme de chanter.

Allez la vieille, chante-nous donc quelque chose !

La femme se leva sans lâcher son verre. Elle s'assit à côté du chanteur et elle lui demanda de l'accompagner.

Son chant était doux. C'était une chanson qui parlait d'une femme infidèle et d'un gars qui, dans sa fuite, après l'avoir tuée, mourait avec son enfant dans la montagne en tombant dans un ravin.

Il y eut un silence prolongé et les gens qui étaient là burent un coup. L'air se fit lourd. La femme toucha de sa main décharnée les cordes de la guitare et elle la caressa, lui faisant rendre un son âpre, comme une plainte. Elle rapprocha son visage de l'instrument et elle lui tint des propos imperceptibles. Un tango triste se fit entendre.

Un chien, qui était sous la table, se coucha aux pieds de la vieille. La chanson disait « Tel l'aveugle que l'on guide tu arrives le soir.. »

Le chant des cigales qui parvenait de la rue rendait cette musique très étrange. Quelqu'un remplit à nouveau les verres et demanda de boire à la santé de la chanteuse. La vieille femme promit une dernière chanson ; un autre tango.

Un homme jeune s'approcha du danseur et lui demanda son nom.

- El Pibe Miguel. Je viens des basses terres, répond-il.

Et ils trinquèrent. Alors Miguel éprouva l'envie de danser. Gouverné par ses pieds, il dansa. Dehors le soleil laissait son sillage dans le ciel, s'accrochant à quelques nuages épars au-dessus des courbes des montagnes blessées par un édifice flamboyant. Deux fillettes blondes endimanchées traversaient la rue pavée, donnant la main à une femme brune.

- Et ces applaudissements? demandent-elles.

- Ce n'est rien, sans doute des ivrognes. Hâtons-nous! Nous allons être en retard au théâtre...

*(Titre original : **El Bailarín**. Nouvelle traduite de l'espagnol par I. Santarossa avec l'aimable autorisation de l'auteur)*

Jorge Garnica : sur facebook

<https://www.facebook.com/jorge.garnica.3388?fref=ts>

<https://www.facebook.com/jorge.garnica.31149?fref=ts>

Site : <http://www.jorgegarnica.com/>